



HAL
open science

HANS STADEN OU UN EUROPEEN CHEZ LES TUPINAMBA

Grégory Wallerick

► **To cite this version:**

Grégory Wallerick. HANS STADEN OU UN EUROPEEN CHEZ LES TUPINAMBA. 2007. hal-00409426

HAL Id: hal-00409426

<https://hal.science/hal-00409426>

Preprint submitted on 8 Aug 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HANS STADEN OU UN EUROPÉEN CHEZ LES TUPINAMBA

Grégory Wallerick, doctorant en Histoire moderne à l'Université Lille 3 – Charles de Gaulle.

Résumé : Durant les tentatives de conquêtes initiées au cours du XVI^e s., les Européens ont l'occasion de découvrir cet Autre qui peuple un territoire empli de chimères et d'espérance. Certains événements, relatés par des voyageurs à leur retour sur le Vieux Continent, concernent l'immersion de rares Européens dans le milieu amérindien. L'histoire de Hans Staden en est un exemple : peu après son arrivée dans le Brésil portugais, il est fait prisonnier du peuple tupinamba, qui le garde pour le manger. Au cours de sa captivité, il peut décrire de l'intérieur le rite anthropophage. L'illustration qu'en a fait De Bry est criante de réalisme et surprend les Européens de la fin du XVI^e s.

Mots clefs : Tupinamba ; Staden ; anthropophagie rituelle ; Théodore de Bry ; XVI^e s.

Abstract : When Europeans tried to settle in the New World, they met an other population whom they didn't know anything. Some of Europeans has been captured by the Amerindians and related their adventure. One of them, Hans Staden, drew some pictures about his captivity. At the end of the XVIth century, Theodor de Bry engraved Staden's travel with high quality pictures and he showed to Europeans the horrible used of a native nation in actual Brasil : the anthropophage ritual of the Tupinamba.

Key words : Tupinamba ; Staden ; Théodor de Bry ; XVIth century ; ritual anthropophagy

Sommaire :

Introduction

1- Anthropophagie et histoire dans l'Amérique de Hans Staden

a- Le débat sur l'anthropophagie

b- Hans Staden, prisonnier des Tupinamba

2- Le récit illustré de Staden selon Théodore de Bry

a- La captivité chez les Tamaios

b- Mes mœurs des Tupinamba

c- La consommation rituelle du prisonnier

Une image persistante des peuples amérindiens provient principalement de la parution de l'œuvre de Hans Staden, dont la première édition date de 1557, coïncidant chronologiquement avec l'œuvre connue d'André Thevet¹, cosmographe des Valois, et suivie par un ouvrage de Jean de Léry². Dans cette première œuvre, le protagoniste décrit de manière très scrupuleuse les rites anthropophages d'une tribu d'Amérique du Sud, dans l'actuel Brésil, les Tupinamba³. L'apport de ce texte est double : d'abord, la rigueur presque scientifique de la description de ces cérémonies⁴, qui fait de ce récit un témoignage encore aujourd'hui considéré comme un des premiers essais ethnographiques⁵ ; ensuite, la richesse documentaire des éditions aboutit à une représentation d'autant plus précise que les Européens n'avaient côtoyé des Tupinamba qu'à de rares occasions⁶, la plupart d'entre eux ne connaissant cette tribu que de nom. Aussi, la description de ces peuples permet, dès l'édition de 1557, de « *contempler pour la première fois une série de cinquante gravures qui donnaient à l'ensemble de l'œuvre un caractère de spectacle total.* »⁷ Un théâtre extraordinaire, pour l'époque, dans lequel « *l'homme et la femme américaine cessent d'être les portraits-mannequins du spectacle figé [...] pour devenir les acteurs d'une vision narrative vivante.* »⁸ Ce miraculé de ces rites offre à l'Europe moderne un ouvrage relatif au mythe anthropophagique richement illustré. L'attrait pour cette œuvre semble avoir été tel qu'elle a été « *souvent réimprimée, surtout en Allemagne et aux Pays-Bas où l'on compte jusqu'à soixante-dix éditions* »⁹, mais elle a aussi été traduite en plusieurs langues. L'intérêt porté à l'histoire de Staden se poursuit en cette fin de XVI^e s., par le biais de Théodore de Bry, qui permet une survivance du récit. En effet, le troisième volume¹⁰ de sa vaste collection *Les Grands Voyages* lui est presque intégralement consacré¹¹. De cette manière, De Bry a nourri l'inspiration de « *toute la vision de l'anthropophagie rituelle jusqu'à nos jours.* »¹² Il modifie la vision de l'Indien par rapport aux gravures de Marbourg, mais surtout, il améliore la qualité des images, et donc de l'événement représenté, bien qu'il n'ait pas « *changé l'ordre du récit car il a reconnu là un document unique de plus en plus apprécié du public qui*

veut connaître et être renseigné sur les sociétés des civilisations nouvellement découvertes. »¹³ Avant tout, quels sont les liens entre l'Histoire et la pratique, qu'elle soit rituelle ou nourricière, du cannibalisme ? Enfin, de quelle manière le graveur a-t-il illustré le récit de Hans Staden au Brésil ?

1- Anthropophagie et Histoire dans l'Amérique de Hans Staden

Les gravures de Théodore de Bry relatives au voyage de Hans Staden sont surprenantes à plus d'un titre. D'abord, elles nous permettent de brosser un panorama de l'Europe en cette fin de XVI^e siècle. Il semble évident que le Liégeois s'est inspiré de son continent à son époque, car il ne disposait probablement pas d'images sur l'Europe dans les années 1550¹⁴. Ce sont surtout les représentations des Amérindiens qui surprennent, ces populations ne sont plus décrites comme elles l'avaient été dans les volumes précédents : un aspect nouveau fait son apparition. Dès le frontispice du troisième volume, un couple d'Indiens (la tribu n'est pas encore révélée, mais il s'agit de Tupinamba) se délecte de parties d'un corps humain, une jambe dans les mains de l'homme (le roi Conian-Bebe¹⁵, à gauche) et un bras pour la femme, à droite. Leur progéniture participe elle aussi au festin, la tête d'un enfant pointe derrière l'épaule gauche de l'Indienne. Sous l'arche du premier niveau de l'édifice constituant ce frontispice, figure une scène non moins étonnante : deux Indiens et une Indienne cuisent à grande flamme des morceaux de corps humain, selon la technique du boucan (*barbacoa*)¹⁶. Certes, l'imaginaire européen avait déjà nourri, à plus d'une reprise, le mythe des mangeurs d'hommes, mais il ne semblait pas encore avoir atteint le continent américain. Le récit du voyage de Hans Staden apporte cette pratique des côtes américaines, brésiliennes pour être plus précis, et sa mise en image l'amène jusque dans les milieux lettrés du vieux continent.

a- Le débat sur l'anthropophagie

- Mythe ou réalité ?

Avant de poursuivre sur le voyage-même, il convient d'abord d'évoquer les doutes qui subsistent dans l'esprit des historiens concernant une hypothétique anthropophagie. Car les

récits de voyageurs, qu'ils concernent les Amériques, l'Asie ou l'Afrique, sont nombreux sur ce thème¹⁷. Le terme même de *cannibale* vient d'un mot indien : lorsque Christophe Colomb débarque sur les côtes des Antilles, les habitants, les Arawaks, avaient pour usage de se nommer *carib*. Par le biais de la prononciation phonétique, *carib* devient en espagnol *canibi* et par conséquent synonyme de mangeurs d'hommes, puisque ce terme définissait les Arawaks, qui pratiquaient couramment la consommation de chair humaine¹⁸. André Thevet a lui-même décrit des actes de cannibalisme sur les côtes brésiliennes, lors de son expédition avec Nicolas de Villegagnon : « *Cette canaille [l'Indien] mange ordinairement chair humaine comme nous ferions du mouton, et y prend encore un plus grand plaisir. Et je vous assure qu'il est malaisé de lui oster un homme d'entre les mains quand il le tient.* »¹⁹ Toutefois, selon l'étude de l'Américain William Arens²⁰, le cannibalisme ne serait issu que de « *l'imagination fertile* » des anthropologues et historiens²¹. Georges Guille-Escuret précise d'ailleurs, à propos des thèses de cet auteur : « *que le phénomène de cannibalisme serait pour l'essentiel soluble dans les fantasmes malveillants d'une civilisation soucieuse de justifier la violence de ses colonisations.* »²² Il est toutefois réel que l'étude d'un document, notamment iconographique, comme il est de notre propos, peut poser des difficultés d'interprétation. De même, un auteur a pu vouloir transmettre un message précis par le biais de l'image, message plus difficilement perçu, mais qui risquait moins d'être censuré²³. Dans le cas de Staden, W. Arens précise que les planches sont sorties sur les presses après que leur auteur se soit « *confié à un professeur de médecine de l'université de Marbourg deux ans après son retour.* »²⁴ Aussi, les parts de Staden et de ce professeur seraient à déterminer, mais ce n'est pas notre propos ici²⁵.

- Un phénomène répandu ?

Néanmoins, l'anthropophagie, qu'elle soit rituelle ou nourricière, a existé dans de nombreuses sociétés : les Européens l'ont pratiquée lors de périodes de famines particulièrement intenses, au Moyen Age notamment²⁶ ; dans les sociétés antiques, lors des sièges de cités, les assiégés pratiquaient le cannibalisme, par manque de provisions : « *nos sociétés ne sont pas exemptes de ces pratiques lors de circonstances où la disette et*

l'isolement contraignent l'homme à se nourrir du seul aliment disponible alors : son semblable. »²⁷ Dans l'exemple du siège d'Antioche en 1098, Pierre l'Ermite suggère aux Tafurs²⁸, qui souffrent de la faim, « *de se nourrir des Turcs tués lors des combats et dont les cadavres gisent épars dans les prés.* »²⁹ Les Aztèques, par exemple, autrement appelés *Mexicas*, pratiquaient un banquet cannibale pour clôturer la grande fête d'Ecorchement des hommes (*tlacaxipehualiztli*), et « *tous les prisonniers de guerre disponibles, hommes, femmes et enfants, sont immolés.* »³⁰ Les Espagnols³¹, qui ont été en contact avec ce peuple, ont été choqués de la manière dont cette pratique se déroulait : certes, ils n'ont, semble-t-il, pas assisté à la fête de *tlacaxipehualiztli*, mais leurs alliés contre les *Mexicas*³² pratiquaient aussi le cannibalisme « *dès le champ de bataille, après (ou même peut-être pendant) le combat et en dehors de tout contexte festif ou religieux – sauf, peut-être une élévation par le vainqueur d'une partie du vaincu, son cœur par exemple, vers le ciel ou le soleil.* »³³

Dans les cas présents, c'est donc bien d'un exocannibalisme³⁴ qui caractérise l'Amérique. Certains cas d'endocannibalisme, qui constituent « *un rite funéraire propre à certaines sociétés qui font du corps de leur membre la sépulture de ceux qui meurent* »³⁵ doivent probablement exister, mais ils sont moins souvent relatés.

b- Hans Staden prisonnier des Tupinamba

L'histoire de Hans Staden prend une place tout à fait originale dans le travail de De Bry. Alors que le graveur liégeois n'a consacré aucun volume à un auteur unique, sauf en fonction de ses sources³⁶, il n'en est pas de même pour Staden, dont le troisième volume lui est presque entièrement consacré³⁷. Marin allemand originaire de Hombourg en Hesse³⁸, Hans Staden a reçu une formation d'arquebusier et est devenu un expert en artillerie³⁹ pour le compte de l'empereur Charles Quint. Il découvre les Indes en janvier 1548⁴⁰ par l'intermédiaire des Portugais. Après un bref séjour à Pernambouc, puis Itamaraca⁴¹, il rentre au Portugal, puis retourne en Amérique avec les Espagnols. Il s'embarque en 1550 sur un navire espagnol partant pour le Pérou, et intègre la flotte commandée par Diego de Sanabria⁴². Le voyage souffre de difficultés, et un naufrage causé par une tempête le jette

sur l'île Sainte-Catherine, au large du Brésil, où il passe deux années. Un second naufrage le contraint à rejoindre à la nage São Vicente. Là, il séjourne quelque temps comme artilleur pour le compte de la Couronne du Portugal. S'éloignant du reste de la garnison, il est fait prisonnier par un groupe de guerriers Tupinamba. Dès lors, il tente de décrire de manière aussi précise que possible ce qu'il observe. Ses hôtes le vendent aux Français après une attente de neuf mois, durant lesquels il doit assister à la vie quotidienne et aux cérémonies de ce peuple. En 1557, il publie alors une *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages nus féroces et anthropophages situé dans le nouveau monde nommé Amérique inconnu dans le pays de Hesse avant et depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année dernière*⁴³, ouvrage dans lequel il retrace ses pérégrinations. Ce récit se compose de deux parties bien distinctes, la première évoque prioritairement son voyage pour rejoindre l'Amérique et sa captivité, la seconde expose les différents aspects de la vie et des coutumes de la tribu des Tupinamba. Cette tentative d'ethnographie permet à l'Europe de découvrir une société jusqu'alors peu connue⁴⁴. Au-delà de cette société, dans toute la complexité de son organisation, c'est surtout une habitude assez peu répandue en Europe, et encore moins chez les chrétiens, qui retient l'attention : l'anthropophagie. Les Européens ont oublié, ou tout du moins rejeté, ces périodes de cannibalisme que le vieux continent avait lui-même connues, et considèrent dès lors qu'un être humain, car c'est ainsi que la Papauté a défini les Amérindiens, ne consomme pas de chair humaine. Toutefois, le cannibalisme ne constitue-t-il pas une charge retenue par les Juifs à l'encontre des chrétiens primitifs, qui se réjouissaient à l'idée de manger le corps et le sang du Christ, lors la transsubstantiation et la consubstantiation ? En effet, le peuple hébreu s'interdisait la consommation du sang, considéré comme « *siège de la vie* »⁴⁵ (Genèse IX, 4 et suiv.), au point que lors des sacrifices, le sang était éliminé. Aussi, « *l'invitation à boire du sang, même s'il s'agissait d'une façon "symbolique" de boire du sang, devait représenter une abomination pour tout juif.* » Les chrétiens primitifs pratiquaient donc un cannibalisme, symbolique certes, mais « *scandaleux [...] aux yeux de tout homme, qu'il soit juif ou non juif.* »⁴⁶

Revenons dans l'Amérique du XVI^e s. Les Tupinamba font partie de la famille des Indiens Tupi (venus de l'intérieur des terres, que les Portugais rencontrent sur les côtes, de

même que les Carios ou les Tupininkins), en opposition aux Indiens Tapuya (anciens occupants de la zone côtière, expulsés par les Indiens tupi)⁴⁷. Il s'agit donc d'une même famille culturelle, caractérisée par un semi-nomadisme, la pratique de la cueillette, l'agriculture sur brûlis, la pêche, la chasse et « *surtout la guerre.* »⁴⁸ Leur particularité physique consistait à vivre en totale nudité, le climat permettant cette liberté⁴⁹. Cette caractéristique perturbe les Européens, pour lesquels les vêtements apparaissent tels des miroirs de leur condition sociale. Les nobles sont ainsi reconnaissables par leurs attributs.

Dans l'attente de sa propre exécution, Staden dessine et prend en note les rituels observés par cette tribu, « *transformant sa captivité en suspense haletant pour les lecteurs européens.* » Son texte fait rapidement autorité dans les sphères des érudits et même aujourd'hui, chez les anthropologues⁵⁰, tant ses écrits expriment une expérience vécue. Ayant été fait prisonnier lors d'une sortie imprudente du camp où il se trouvait (Saint Vincent), il écrit : « *Je priaï en attendant le coup de la mort ; mais le roi, qui m'avait fait prisonnier, prit la parole, et dit qu'il voulait m'emmener vivant pour pouvoir célébrer leur fête avec moi, me tuer et, kawewi pepicke, c'est-à-dire faire leur boisson, célébrer une fête et me manger ensemble.* »⁵¹

Sa situation lui permet d'observer attentivement la manière dont vivent ses geôliers, tant pour chercher un moyen de s'enfuir de cette tribu que pour voir arriver le moment de son exécution, car « *tous les prisonniers [...] étaient tués puis mangés selon un rite théâtral invariable, après un temps de captivité plus ou moins long.* »⁵² Il peut donc décrire de l'intérieur les modes de vie d'un peuple amérindien avant l'acculturation, la société tupinamba. Sa situation évolue, car de prisonnier, aux pieds et poings liés, Staden devient rapidement écouté, prophète, sorcier⁵³. Fervent croyant, il se réfugie dans la prière, implorant Dieu de lui rendre la liberté, psalmodiant les prières. Et d'éveiller la curiosité de ce peuple qui ne connaît rien de la religion chrétienne. Le rapport de Staden à Dieu est d'ailleurs éloquent. Dès le premier chapitre, il place le caractère ordalique en premier élément de son cheminement : « *Moi, Hans Staden de Hombourg, en Hesse, ayant pris la résolution, s'il plaisait à Dieu, de visiter les Indes [...].* »⁵⁴ Cette référence au Créateur est redondante dans le récit de l'arquebusier, de même qu'il se considère comme « *l'instrument de la*

providence divine. »⁵⁵ La parution de cet ouvrage peut d'ailleurs apparaître, en cette période de troubles religieux, comme un outil « *à la gloire de la religion nouvelle.* »⁵⁶ Tout au long de sa captivité, un échange, un réel contact, sans tentative cependant de conversion forcée, se met progressivement en place. Il se considère comme un miraculé de Dieu, parce qu'ayant survécu à cette terrible épreuve, mais aussi comme une passerelle entre deux mondes, car il est parvenu à utiliser et comprendre les croyances de ses bourreaux afin de survivre⁵⁷ ; eux-mêmes ont cherché cependant à utiliser la foi de Hans Staden pour tenter de guérir, ou de sortir des dangers de la nature. Le rapport entre dominé et dominant s'estompe petit à petit, pour aboutir à une mise à égalité des deux ensembles, ce qui n'empêche toutefois pas la vente de cet esclave pas comme les autres⁵⁸.

2- Le récit illustré de Staden selon Théodore de Bry

Moins de quarante années plus tard, quand Théodore de Bry publie sa troisième partie⁵⁹, l'Europe se remémore ces scènes édifiantes, avec une réalité bien plus prégnante que dans l'ouvrage original. La couleur et la finesse de la gravure sur cuivre, dans laquelle De Bry est passé maître, rendent les croquis de Staden plus réalistes, et les mœurs des Tupinamba plus cruelles. Le Liégeois parvient en effet à améliorer la qualité des gravures sur bois réalisées par les éditeurs de Marbourg. La finesse de la gravure sur cuivre permet avant tout une interprétation graphique, « *selon la technique de la taille douce, avec un grand souci de précision, [des] images et [des] textes des voyageurs.* »⁶⁰ La gravure sur bois, aussi appelée gravure en « taille d'épargne », se réalise à l'aide d'un morceau de « *bois fruitier aux fibres serrées* »⁶¹ à l'aide d'un canif, taillant le bois verticalement, afin de dégager un « V » émergeant à la surface de la planche. Les parties qui reçoivent l'encre sont distinctes de celles qui marquent les blancs. On y applique ensuite l'encre d'imprimerie, puis une « *feuille de papier légèrement humectée* » y est déposée. Le dessin inversé s'y imprime. Le principal inconvénient de cette méthode est dû au « *manque d'homogénéité du bois, [qui] rend difficile la précision et la finesse du trait.* » De même, la répétition de l'impression use le bois, rendant les traits de plus en plus imparfaits et flous. Pour la taille-douce, ou gravure sur cuivre, le procédé est inverse, le trait étant « *incisé au burin sur la surface d'une plaque de*

métal dans sa forme définitive. » Cette technique permet une finesse, une complexité et une épaisseur plus grande et plus variable. « *Par des hachures, des entre-tailles, des pointillés on arrive à reproduire les volumes les plus précis, les nuances les plus subtiles.* »⁶² Ensuite, une épaisse couche d'encre recouvre la plaque, puis est essuyée : les parties creusées s'en imprègnent. La difficulté consistait à imprimer en deux temps le texte et l'image. De même, les plaques s'usaient rapidement, obligeant le graveur à les retailler. Ainsi, de quelle manière De Bry a-t-il permis la perpétuation de l'œuvre de Staden dans les milieux lettrés d'Europe ? Quels éléments l'auteur a-t-il privilégiés ?

De nombreux éléments du récit de Staden semblent avoir été conservés par le Liégeois. Mais la partie centrale ne s'axe pas principalement sur ce que les lecteurs avaient découvert lors de la lecture du frontispice : le rituel anthropophage⁶³. C'est davantage la captivité du protagoniste qui semble intéresser le graveur, les contacts ainsi que, semble-t-il, les us et coutumes de ce peuple nouveau aux yeux des Européens. Aussi les images représentant l'acte anthropophage ne peuvent se comprendre sans les planches le précédant. Celles-ci présentent effectivement les préparatifs à cette cérémonie. Il semble toutefois que le spectacle que Staden observait dans l'attente de sa mort lui permette de dresser un processus ritualisé de l'acte barbare, pour les Européens de la Renaissance. Mais surtout, De Bry nous permet de lire le déroulement de ce rite sous la forme d'une bande dessinée : accompagnant une image de grande qualité du point de vue de l'esthétique⁶⁴, se trouve un commentaire en grande partie issue de la *Véritable histoire* de Staden. Cette bande dessinée se décompose en trois parties principales, ainsi que l'a démontré B. Bucher⁶⁵, dont deux concernent exclusivement les Tupinamba.

a- La captivité chez les Tamaios (pl. 6 à 11)

Dans un jeu de six planches, le Liégeois cherche à montrer aux lecteurs la rupture qui existe entre les deux civilisations. D'un côté, les Européens, habillés, barbus, armés d'objets brillants et bruyants, et de l'autre, les indigènes, imberbes et nus comme les hommes de l'Eden. Fidèle à la méthode rotative évoquée précédemment, De Bry nous relate deux moments différents, sur une même image. A l'arrière-plan de la planche III, 06, Staden quitte

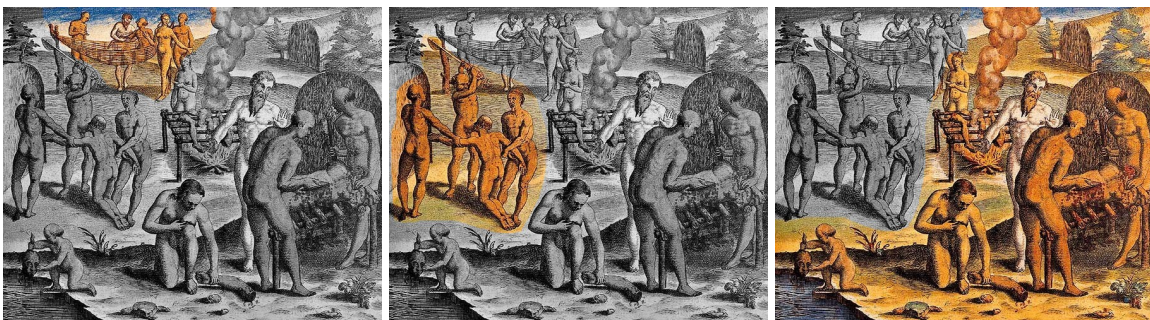
le fort de l'île San Maro pour chasser. Il est donc vêtu comme les Européens du fort, avec chapeau, cravate, chemise⁶⁶... Il est rapidement encerclé par les Indiens qui le menacent de leurs arcs bandés⁶⁷. La seconde scène, qui se déroule sous les yeux du spectateur, concerne l'enlèvement de Staden. Dépouillé de ses vêtements⁶⁸, bien que cette scène ne soit pas visible, il est conduit vers les canots amarrés, alors que d'autres barques continuent d'arriver. Rapidement, il doit faire face à un choix : alors que l'alerte a été donnée⁶⁹, les Portugais et leurs alliés indigènes, les Tupininkin, tentent de le libérer, mais ses geôliers le poussent à faire feu contre ses alliés : « *Ils me délièrent les mains, mais resserrèrent encore les cordes que j'avais autour du cou. Le chef du canot où j'étais avait un fusil et un peu de poudre qu'un Français lui avait donné en échange du bois du Brésil ; il me força de le tirer sur ceux [Portugais et Tupininkins] qui étaient sur le rivage.* »⁷⁰

Dès lors, l'aventure de Staden se déroule uniquement chez les Tupi. D'abord, la vision de ce peuple est très féminine : alors que les hommes vont à la guerre et amènent le butin, les femmes gardent le « gibier » dans le village Wattibi⁷¹. Il subit alors le sort de l'épilation, mais elles lui laissent la barbe⁷², qui le rend reconnaissable sur les images suivantes. Il est ensuite conduit devant une cabane où le peuple adore ses idoles. Il s'agit dès lors d'un témoignage de la religion chez les Tupinamba. Sur la planche III, 09, le captif arbore des attributs indigènes, telle que la coiffe (*arasoya*) de plumes colorées, ou encore les grelots à ses mollets. Cerné de toute part⁷³, la fuite ne semble plus une option à envisager. Encerclés, Staden et ses geôliers le sont rapidement lorsque les Tupininkin attaquent Wattibi, qui apparaît plus fragile. Les femmes sont apeurées au centre du village, alors que les hommes, dont Staden, défendent le village, armés d'arcs et de flèches⁷⁴. Quelques cadavres jonchent le sol. Cette première phase du voyage au cœur de la société tupinamba est très importante pour comprendre ce peuple. Le prisonnier, bien que représenté « à l'Européenne » par De Bry, était d'abord bien traité, « *car la possession d'un ennemi était un privilège envié.* »⁷⁵ Il jouissait d'une certaine liberté, pouvant aller et venir comme il le voulait. La conception de la captivité chez les peuples tupi présentait la particularité d'être un don de soi à la tribu victorieuse, et « *si l'envie lui prenait de retourner dans sa tribu d'origine, il savait qu'il ne pouvait attendre des siens que le mépris et la mort.* »⁷⁶ Dès lors que ces peuples capturent

des Européens, dont la conception de la captivité diffère fortement, l'utilisation de cordes se développe pour conserver le prisonnier. Les Européens adoptaient en effet une attitude plus perfide face à la captivité et cherchaient davantage à fuir. Aussi, l'utilisation de cordes montre une évolution de ce peuple, due aux contacts avec l'Ancien monde. Très rapidement, toutefois, Staden change de propriété, pour rejoindre un autre peuple tupinamba

b- Les mœurs des Tupinamba (pl. 12 à 19)

La série d'images relatives aux mœurs de la société tupi est marquée par une rupture autour de la planche III, 14. Alors que De Bry tente de nous brosser quelques portraits généraux du Brésil tupinamba, il poursuit l'histoire de Staden, évoquant par exemple la recherche menée par les Portugais. Cette image permet d'appréhender des relations somme toute plus variées qu'il était possible de l'imaginer, car les Amérindiens n'ont pas peur de se rendre à proximité des navires (quatre canots chargés d'Indiens approchent des Portugais, alors que l'un d'entre eux semble occupé à pêcher). Le troc remplace les armes, qui restent cependant « *prêtes à intervenir à la moindre alerte.* »⁷⁷ L'image suivante, intitulée par De Bry *Comment un esclave de ces Indiens me calomniait toujours et avait désiré me voir dévoré, et comment il fut tué et mangé en ma présence*, est une rupture dans le statut de Staden. En effet, captif tout comme lui, un Indien Cario⁷⁸, le considérait comme un ennemi, racontant à ses maîtres que « *c'était moi qui avais tué un de leurs rois qui avait péri dans un combat quelques années auparavant, et [il] les exhorta fortement à me faire mourir, assurant que j'étais leur plus grand ennemi ; et cependant, tout cela était mensonge, car il était dans ce village depuis trois ans, et il n'y en avait qu'un que j'étais arrivé à Saint-Vincent quand il s'était sauvé.* »⁷⁹



[Figures III, 14, scènes 1, 2, 3]

Ce personnage devient malade, et Hans Staden propose de tenter de lui prodiguer les soins que l'Europe avait tendance à utiliser, à savoir la saignée. Ne parvenant pas à le guérir, l'Indien Cario ne peut donc plus servir parce que malade⁸⁰. Dans ce cas-là, les Tupinamba le tuent et le mangent. Sur cette planche (III, 14), l'histoire de son exécution se lit depuis l'arrière-plan jusqu'au premier plan, selon la méthode rotative : d'abord, Staden tente de le soigner ; ensuite, en raison de sa maladie, il est tué d'un coup de massue sur la tête, « *qui lui fit jaillir la cervelle* »⁸¹ ; enfin, le corps est dépecé et les membres cuits, « *à l'exception de la tête et des entrailles qui les répugnaient puisqu'il avait été malade.* »⁸² Dans ce troisième volume, De Bry permet de différencier, au premier coup d'œil, l'Européen des Amérindiens, grâce à la couleur donnée à Staden : il est « *chromatiquement un "Père blanc" chez les cannibales* »⁸³, qui tente d'exhorter ce peuple de dévorer un de leurs semblables. Il encadre la société tupinamba, par sa présence en arrière-plan, lorsqu'il pratique la saignée et quand il assiste à la consommation du corps rôti, où il apparaît comme tentant, par ses conseils, de les empêcher d'accomplir cet acte⁸⁴. Car l'anthropophagie est, à double titre, un « *acte contre-nature, la transgression d'un double interdit : d'abord ne pas tuer [...] et enfin ne pas manger ses semblables.* »⁸⁵ Son visage est outré par cette coutume, mais il semble aussi avoir peur, car il n'oublie pas qu'il est lui-même prisonnier, et que ce sort lui est fort probablement réservé : il lui faut donc guetter pour éviter un coup de massue qui le transformerait en nourriture pour les Tupis⁸⁶. Dès lors, cherchant à comprendre l'Autre, à approuver plus ou moins les sacrifices, pour survivre, il doit devenir cet Autre et, de « *nourriture conquise et offerte* »⁸⁷, il devient « *prophète, sorcier, guérisseur, [...] imploré [voire est] Dieu.* »⁸⁸

Plus choquant pour les Européens de la Renaissance est cet enfant qui joue avec la tête, non consommable, du prisonnier exécuté, preuve que l'enfant participe aussi à cette cérémonie, ainsi que l'indiquait le frontispice. Quel est donc le rôle de chacun des membres de cette société ? Quel est le rite observé pour ces réjouissances ?

c- La consommation rituelle du prisonnier (pl. 20 à 25)

Ce jeu de six planches offre une richesse ethnologique et ethnographique extraordinaire. Certes, ce sont des idées de Staden qui sont traduites en image par le Liégeois, mais ce sont surtout des images d'une telle qualité que les Européens qui avaient l'occasion de les regarder devaient probablement les conserver à l'esprit pendant un certain moment, et les considérer réelles. C'est d'ailleurs peut-être ces planches qui furent à l'origine de cette image redondante de l'Amérindien qui ne voit en l'Autre qu'un repas potentiel. « *L'anthropophagie rituelle des Tupinamba* »⁸⁹ suivait un rythme immuable, qu'Alfred Métraux a décortiqué selon plusieurs journées qui amènent inmanquablement au sacrifice du prisonnier. Il semble que les membres de la tribu concernée, en l'occurrence, les Tupinamba, ne se consumaient pas entre eux et ne pratiquaient l'anthropophagie que sur leurs prisonniers⁹⁰. Lors de leurs nombreux raids, les Indiens emportaient la corde destinée à capturer leurs ennemis. Le but des raids n'est donc pas de tuer, mais avant tout de prendre un ennemi, pour le dévorer ensuite.

Celui-ci, devenu captif, pouvait être conservé par le guerrier qui l'avait pris⁹¹, ou alors offert aux parents ou amis, « *pour les honorer ou s'acquitter d'une obligation.* »⁹² Il arrivait aussi que le prisonnier soit offert en mariage aux femmes qui avaient perdu leur mari à la guerre, pour « *récompenser la perte de leur defunct mary, ... qu'ils appellent en leur barragouyn Paraoussouvots. Et cela les oste de detresse et ennuy.* »⁹³ Le prisonnier possédait un statut particulier : bien qu'il soit en partie libre de ses mouvements⁹⁴, les femmes le considéraient plus ou moins comme « *un homme de leur village* », mais il devait toutefois s'acquitter de « *certains travaux pour son maître* » – défrichements, remise des produits de la chasse et de la pêche –, ne possédait pas ses biens, et était « *humilié dans certaines fêtes.* » Il nous faut toutefois prendre garde à l'analyse très poussée menée par Alfred Métraux, car il s'appuie sur deux sources principales : d'abord des récits de voyageurs, aussi variés que divers, de Hans Staden, Jean de Léry ou André Thevet, datant du milieu du XVI^e s., mais aussi des textes plus tardifs, du début du XVII^e s., comme les ouvrages de Claude d'Abbeville et d'Yves d'Evreux. Or, notre propos est de relater les éléments en rapport avec la manière dont Théodore de Bry a pu dépeindre un peuple qu'il ne connaissait pas. Aussi, les textes plus tardifs, donc non connus de ce dernier, ne

concernent pas notre sujet, notamment lorsqu'ils viennent temporiser les théories des précédents. Non que ces derniers soient erronés, mais il est possible que le contact plus ou moins prolongé avec les Européens ait modifié les modes de vie de ces peuples amérindiens.

La durée de captivité pouvait varier de quelques heures, pour les plus âgés, à près de vingt années pour les jeunes⁹⁵. Le conseil des chefs de famille et des principaux chefs de la tribu se réunissait pour déterminer la date de l'exécution, puis « *des messagers étaient envoyés dans les villages alliés pour [...] inviter à la fête* »⁹⁶ les parents et les amis de la famille qui sacrifiait le prisonnier. S'en suit une préparation du matériel destiné à servir lors de l'exécution rituelle : la corde (*mussurana*⁹⁷ ou *massarana*), la massue sacrificielle (*iwera pemme*⁹⁸) et enfin la boisson enivrante (*caouin*⁹⁹ ou *cahouin*). De Bry n'a pas pris le soin de développer ces préparatifs qui durent les cinq jours précédant l'exécution¹⁰⁰, et s'est concentré sur la préparation du corps pour la dégustation.

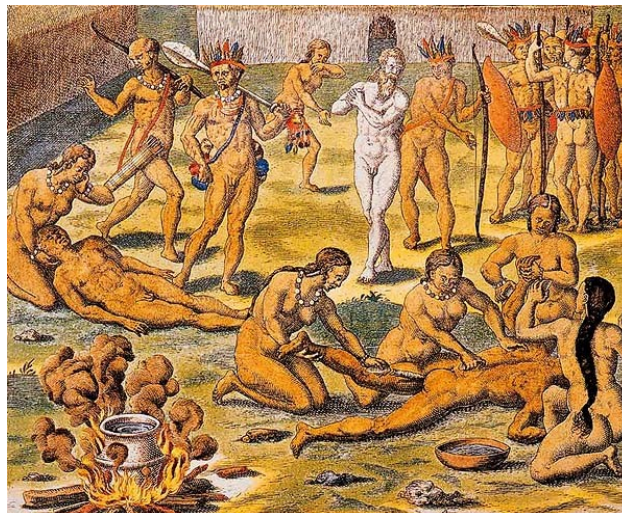


[Figure III, 20 : le rôle des femmes]

Sur la planche III, 20, le rôle des femmes apparaît relativement important dans ces préparatifs, et elles semblent affairées, sans délaissier leur rôle : quatre d'entre elles ont encore leur bébé sur le dos. L'auteur a respecté l'équilibre de cette image, avec sept femmes qui encerclent le prisonnier, dans l'arrière-plan, dont deux avec un enfant, et sept autres qui entourent celle qui prépare la massue sacrificielle¹⁰¹, dont aussi deux avec un enfant. Elles semblent danser autour des personnages principaux, et « *chantent autour de*

lui. »¹⁰² Selon toute vraisemblance, elles sont assez jeunes, leurs seins ne pendent pas¹⁰³, ce qui est aussi attesté par la présence des jeunes enfants sur le dos, les plus âgées des femmes ne pouvant plus avoir d'enfant. L'exécution présente un peuple nombreux, où les hommes sont davantage représentés que les femmes. Le prisonnier occupe le devant de la scène, retenu par des Indiens, et son propriétaire s'apprête à lui asséner le coup fatal de l'*iwera pemme*, devant le feu qui le cuira. La corde apparaît elle aussi, mais sans paraître si raffinée que le prétend A. Métraux.

Les cérémonies commencent par l'arrivée des invités, accueillis par le chef qui leur dit : « *Vous venez nous aider à manger votre ennemi* »¹⁰⁴ et ils boivent jusqu'à être ivres. Durant ces quelques journées préliminaires, des rites de préparation, de décoration des corps et de l'*iwera pemme*, des orgies, danses, chants et mimes se succèdent¹⁰⁵. Dès lors, un échange de parole, qui paraît aussi rituel, entre le bourreau et l'exécuté, se déroule sous les yeux de la tribu assemblée¹⁰⁶. A aucun moment, la peur ne semble, théoriquement, envahir le sacrifié, qui évoque la vengeance de son peuple, puis l'*iwera pemme* porte son coup fatal.



[Figure III, 22 : la préparation du repas]

Chaque membre de la tribu semble dès lors trouver son rôle : les hommes paraissent féliciter le bourreau, celui-ci réapparaît dans la partie gauche, « *qui pose avec élégance,*

fierté et détachement devant sa victime, avec son arme, tel un chasseur devant le gibier. »¹⁰⁷

Une femme semble montrer un peu de tendresse et de tristesse au cadavre du supplicié¹⁰⁸.

Dans un second temps, le corps est lavé, par quatre « belles Indiennes » : « *le contraste entre leur beauté tranquille et l'horreur crée le sentiment de malaise de l'interdit majeur transgressé.* »¹⁰⁹ La marmite sur le feu montre l'imminence d'un repas.

La scène du dépeçage mène le lecteur dans une horreur plus poussée encore. Alors que les prémices de la boucherie se pressaient sur l'image précédente, c'est dans la planche III, 23 que les Tupinamba découpent et mettent à cuire les différentes parties du corps. Deux moments se distinguent. Sur la partie gauche de l'image, deux Indiens s'affairent à décomposer le corps du prisonnier, le tronçonnant à la hache¹¹⁰, enfournant les mains dans la poitrine pour en retirer tous les morceaux consommables. Derrière, les femmes exhibent des pièces du corps : jambes et bras... Vient ensuite le deuxième temps de cette image, la cuisson, alors qu'une Indienne apporte du bois¹¹¹. Dans une grande marmite, sous un feu d'enfer, les morceaux sont plongés pour y être bouillis. Les viscères sont amenées, alors que les femmes portant les membres semblent prendre une autre direction : certaines pièces sont bouillies, d'autres rôties, comme le montre la planche 25. Tous les membres de la tribu, y compris les enfants, prennent part à cette cérémonie. La jeune génération participe activement aux différentes étapes de la préparation du corps pour la cérémonie : qu'il s'agisse du nettoyage du corps, du dépeçage, de la cuisson ou de la consommation de celui-ci, les prisonniers des Indiens tupinamba entrent dans le quotidien de ce peuple. La présence des femmes et des enfants lors de ce rituel permet à De Bry de montrer l'aspect quotidien, trivial de cette pratique. Les Européens peuvent être choqués par la présence de cet enfant qui tient la tête du malheureux, tel un trophée, mais destinée elle aussi à être bouillie. Cet enfant rappelle celui qui allait laver la tête de l'Indien Cario. Avides de cette nourriture, les femmes profitent de transporter les membres pour se lécher les doigts. A plusieurs reprises, durant cette « bande dessinée sur le rite cannibale », le lecteur peut apercevoir les Amérindiennes se délecter de tous les morceaux ou du jus qu'elles peuvent récupérer : elles se mordent les bras et les doigts avant l'exécution, se les lèchent après avoir déplacé les morceaux. C'est d'ailleurs la part des femmes qui est représentée

dans l'image qui suit, où les lecteurs assistent au repas des femmes et des enfants. Quelques assiettes, probablement de facture européenne, trônent au centre du groupe, qui déguste avidement les entrailles, disposées comme on trouverait des saucisses chez un boucher¹¹². L'utilisation d'assiettes, pour, semble-t-il, boire le jus de cuisson, la bouillie, rappelle aussi la manière de faire du vieux continent. De Bry nous montre, certes un repas monstrueux aux yeux des Européens, mais la technique pour déguster ce mets se rapproche grandement de celle utilisée en Europe. Aussi, le lecteur a l'impression d'assister à un grand banquet de centre de village, où les convives seraient nus (nues en l'occurrence) et le plat un être humain. L'élément qui rappelle l'horreur insoutenable de la « réalité » occupe le centre de l'image : la tête du mort trône au centre d'une assiette, un regard d'effroi dirigé vers le ciel. L'harmonie règne dans cette scène où huit femmes partagent le repas avec sept enfants, toutes et tous appréciant le mets, elles se lèchent les doigts pour ne rien perdre de cette délicieuse nourriture. La dernière planche relative au rite cannibale montre la part des hommes, et leur méthode de cuisson. Quatre femmes, plus vieilles, parce qu'elles ont les seins pendants, se lèchent goulûment les doigts, récupérant la graisse qui s'écoule des membres cuisant : « *elles léchaient la graisse qui coulait sur les bâtons du boucan en répétant constamment Ygatou, "c'est bon" »*¹¹³. Les Indiennes deviennent plus inquiétantes, « *leur visage change, [devenant] grimaçant, leurs yeux brillent d'inquiétante façon, l'une d'elles jette un regard menaçant sur le spectateur.* »¹¹⁴ Tout au long de ces scènes qui démontrent les formes les plus horribles, pour les Européens, du rite anthropophage, l'aspect physique des Amérindiennes, plus que celui des Tupinamba mâles, change et apparaît plus édifiant : elles semblent irrésistiblement attirées par l'odeur de la chair humaine, de la nourriture, depuis la mise à mort, jusqu'à la cuisson, allant même jusqu'à se lécher les doigts, évitant ainsi de perdre la plus infime goutte de nourriture humaine. Plus que les hommes ce sont elles qui sont présentes sur les images relatives à cette pratique, et elles se transforment progressivement en « *sorcières de l'iconographie de l'Ancien Monde.* »¹¹⁵

Un personnage récurrent sur cette série de planches ne semble pas du tout acquiescer à cette pratique : l'Européen prisonnier des Tupinamba. Staden a abandonné toute tentative

de convaincre ses geôliers que ce genre de repas ne devait pas avoir lieu, et ce dès l'exécution de l'Indien Cario¹¹⁶. De plus, sa position de captif, bien que progressivement vénéré, lui interdit d'intervenir précisément dans un rite qui lui échappe, et dont il ne comprend pas toute la complexité. Aussi, De Bry nous indique un Staden reconnaissable au premier coup d'œil, par sa blancheur, contrastant avec les Tupinamba, burinés par le soleil. Ce premier apparaît, dans ces images, tel un dieu chez les sauvages, se rapprochant ainsi, par cette allure, des représentations médiévales du dieu chrétien. L'auteur a pris soin cependant de ne pas intégrer le malheureux dans les « *cérémonies avec lesquelles les sauvages tuent et mangent leurs prisonniers.* »¹¹⁷ Présent sur la moitié de ces images¹¹⁸, son attitude dénote un dégoût certain relatif aux scènes auxquelles il assiste. Les mains jointes (III, 22), les bras croisés sur le torse (III, 23), en signe de prière¹¹⁹, ou les bras levés, attitude qui « *traduit son impuissance à réfréner de tels débordements* »¹²⁰, il se tourne d'abord vers son dieu pour demander une éventuelle protection contre ces choses horribles qui se déroulent devant lui, puis abandonne la prière, comme dépassé par les événements. La présence récurrente de ce personnage permet d'attester l'authenticité de ces cérémonies¹²¹ : « *J'ai vu toutes ces cérémonies, et j'y ai assisté.* »¹²²

De Bry fait d'ailleurs parler Hans Staden en utilisant des termes indiens, comme *massarana*, pour désigner la corde, ou encore *ivera pemme* pour la massue. L'utilisation de ces mots indigènes symbolise les échanges qui ont eu lieu entre le captif et ses maîtres¹²³. Il est important de préciser que Théodore de Bry a pour beaucoup repris les images de l'auteur original, qu'il a perfectionnées par les détails qu'il avait glanés, mais aussi par des éléments de son invention propre. Le texte est lui aussi en partie le texte originel, celui de Staden lui-même. L'utilisation régulière des mots amérindiens montre donc clairement une compréhension de la langue tupi par Staden

L'étude, bien que non exhaustive, d'une partie de l'œuvre de Théodore de Bry nous amène à dresser un bilan de la manière dont l'auteur-réalisateur a représenté les populations amérindiennes et surtout de la façon dont cette mise en image a persisté en Europe. Le graveur liégeois évoque deux images principales des peuples d'Amérique qui viennent d'être découverts par l'Europe. La première, qui apparaît dès les premières

planches du disciple de Dürer, présente des populations qui sont bien faites, nobles dans leur stature, qui semblent presque proches des populations européennes, en raison de la posture que l'auteur leur donne. En effet, suivant les règles observées depuis le commencement de la révolution artistique caractéristique de la Renaissance¹²⁴, l'éditeur dépeint les peuples d'une manière très proche de celle utilisée en Europe depuis près d'un siècle. Le second visage des peuples amérindiens s'oppose totalement au premier, et ce sont des mœurs considérées comme barbares, sauvages, qui sont décrites. Ainsi, devant la manière dont les Indiens tupinamba préparent leurs victimes qui servent bientôt de repas à l'ensemble de la tribu, les Européens tendent à considérer que les populations autochtones d'Amérique observent des rites bien horribles. Toutefois, la faiblesse du « *noyau documentaire portant sur une ethnie numériquement modeste va essaimer dans toute l'aire amérindienne, pour représenter, du Sud au Nord et de la Patagonie au Labrador, des peuples extrêmement divers sur lesquels on ne dispose pas de croquis de première main.* »¹²⁵

Les Européens de la Renaissance nourrissent, sans le savoir, un mythe en construction depuis déjà la découverte de ce territoire. L'œuvre de Théodore de Bry nourrit ce même mythe, mais de façon probablement volontaire. De quelle manière le Liégeois et son œuvre ont-ils pris part à ce mouvement ?

Bibliographie

Sources :

De Bry Théodore, *Théâtre du Nouveau Monde : les Grands Voyages*, Découverte Gallimard Albums, 1992, Paris.

Staden Hans, *Nus, féroces et anthropophages*, Métailié Suites, Trad. fr. Henri Ternaux Compans, 2005, Paris.

Ouvrages :

Arens William, *The Man-Eating Myth. Anthropology and Anthropophagy*, Oxford University Press, 1979, Oxford.

Bucher Bernadette, *La sauvage aux seins pendants*, Hermann, Collection savoir, 1977, Paris.

Combès Isabelle, *La tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani*, PUF, 1992, Paris.

Duchet Michèle (s.d.), *L'Amérique de Théodore de Bry, une collection de voyages protestante du XVIe s. : quatre études iconographiques*, Editions du CNRS, 1987, Paris.

Julien Charles-André, *Les voyages de découvertes et les premiers établissements (XVe-XVIe s.)*, G. Monfort, 2003 (1re éd. 1948, P.U.F.), Paris.

Lacotte Daniel, *Danse avec le Diable – Une histoire des sorcières*, Hachette Littératures, 2002, Paris.

Lestringant Frank, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage – Essai sur « l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil »*, Champion, Collection Unichamp, 1999, Genève.

–, *Le Huguenot et le sauvage – L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Droz, Collection Titre courant, 2004, Genève.

Métraux Alfred, *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, Gallimard, 1967, Paris.

Neiva Saulo (étude réunie et présentée par), *La France et le monde luso-brésilien : échanges et représentations (XVIe-XVIIIe siècles)*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005, Clermont-Ferrand.

- ¹ *Les Singularitez de la France antarctique autrement nommée Amerique, 1557-1558*, Paris.
- ² L'ouvrage évoqué, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, autrement dite Amerique...*, date de 1578.
- ³ Ch.-A. Julien, *Les voyages de découvertes et les premiers établissements (XV^e-XVI^e s.)*, p. 179 : On désigne souvent les peuples du Brésil sous le nom général de Tupinamba, terme impropre car ce terme ne concerne qu'une tribu, localisée dans la province du Maranhão, la région de Bahia et le pourtour de la baie de Rio de Janeiro. Mais d'autres tribus, telles les Potiguara, les Caité, les Tupininkin, les Timimino, les Tamoyo ou les Tobajara y vivaient aussi.
- ⁴ H. Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 23 : Staden n'a de cesse de préciser, comme pour donner du crédit à son récit : « *J'ai vu toutes ces cérémonies, et j'y ai assisté.* »
- ⁵ H. Staden, *op. cit.*, p. 5.
- ⁶ L'exemple de l'entrée de la famille royale à Rouen le premier octobre 1550 a été développé par F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 49.
- ⁷ H. Staden, *op. cit.*, p. 10.
- ⁸ *Ibid.* p. 11.
- ⁹ *Ibid.* p. 5.
- ¹⁰ Th. de Bry, *Americae tertia pars Memorabile provinciae Brasiliae Historiam continens*, 1592, Frankfurt-am-Main.
- ¹¹ Vingt-cinq planches lui sont consacrées, alors que les dernières images (les planches 26 à 29 d'après B. Bucher, *La sauvage aux seins pendants*, 1977, p. 242) concernent le voyage de Léry au Brésil.
- ¹² H. Staden, *op. cit.*, p. 18.
- ¹³ H. Staden, *op. cit.*, p. 18.
- ¹⁴ Th. de Bry, *Le Théâtre du nouveau monde*, p. 201 : « *Il s'agit d'un port-type de la fin du XVI^e s. (et non du début), signe que le souci d'authenticité n'est pas toujours l'essentiel de l'intention du graveur qui ne craint ni les anachronismes ni les approximations.* »
- ¹⁵ H. Staden, *op. cit.*, p. 13, aussi écrit Quoniambec par André Thevet, *Les vrais pourtraits et vies des hommes illustres*.
- ¹⁶ D'après I. Combès, *La Tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani*, p. 37 : Il semblerait que le boucan soit davantage une technique qui consistait à fumer les mets, aussi, la représentation de ce mode de cuisson avec de grandes flammes, semble erronée.
- ¹⁷ Staden ou Cortès pour l'Amérique,
- ¹⁸ Ph. Jacquin, « Actualité du cannibalisme », *L'Histoire*, n°111, 1988, p. 91.
- ¹⁹ A. Thevet, cité par Ph. Jacquin, *op. cit.*, p. 91.
- ²⁰ W. Arens, *The Man-eating Myth, anthropology and anthropophagy*, 1979.
- ²¹ G. Guille-Escuret, « Epistémologie du témoignage. Le cannibalisme ni vu ni connu », *L'Homme*, n°153, 2000 : Les théories de W. Arens connaissent une *désapprobation largement dominante au sein de la communauté scientifique et [des] démentis minutieusement argumentés* sont régulièrement publiés par des spécialistes, sur les divers cas développés par l'Américain « négationniste ».
- ²² G. Guille-Escuret, *op. cit.*
- ²³ Ph. Jacquin, *op. cit.*, p. 91 : « *Un observateur étranger à une culture peut-il saisir la signification de gestes et de symboles sans les réinterpréter lui-même avant de les transmettre ?* »
- ²⁴ *Ibid.*
- ²⁵ W. Arens s'appuie aussi sur le problème de la langue, mais cette thèse est réfutée par Ph. Jacquin, *op. cit.*, p. 91 : « *Il semble bien que Hans Staden ait parlé le tupi, pour la simple raison que cette langue était commune à une immense région et que bien des marins français et portugais la maniaient.* »
- ²⁶ Chronique du moine de Cluny Raoul Glaber à propos de la famine de 1032-1034, traduit par J. le Goff., *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 212 : « *La famine se mit à étendre ses ravages, l'on put craindre la disparition du genre humain presque entier... Quand on eut mangé les bêtes sauvages et les oiseaux, les hommes se mirent sous l'empire d'une faim dévorante, à ramasser pour les manger toutes sortes de charognes et de choses horribles à dire... Une faim enragée fit que les hommes dévorèrent de la chair humaine. Des voyageurs étaient enlevés, leurs membres découpés, cuits au feu et mangés... Les corps des morts eux-mêmes furent en bien des endroits arrachés à la terre et servirent également à apaiser la faim...* »
- ²⁷ D. Le Breton, « Ceci est mon corps. Manger la chair humaine », *Religiologiques : Nourriture et sacré*, n°17, 1998.
- ²⁸ « *Sortes de truands croisés* », selon Michel Rouche, cité in D. Le Breton, *op. cit.*
- ²⁹ *Ibid.*
- ³⁰ M. Graulich, « La grande fête aztèque d'Ecorchement des hommes », *Notre Histoire* n° 233, p. 56.

- ³¹ D'après M. Graulich, « Le cannibalisme sans tabou », *Historia thématique* n°84, 2003, p. 77 : Les sources espagnoles restent relativement discrètes quant à l'anthropophagie des récents sujets du roi d'Espagne, Charles Quint, nouvellement empereur, probablement dans le but de préserver l'intégrité de l'Europe sous la domination ibérique.
- ³² M. Graulich, *op. cit.*, p. 75 : Il s'agit des tribus qui ne voulaient plus de la toute domination du peuple aztèque, telle que les habitants de Tlaxcala.
- ³³ *Ibid.*, p. 76.
- ³⁴ D. Le Breton, *op. cit.*, p. 99 : Il s'agit du « sacrifice de l'étranger, de l'homme extérieur au clan, à l'ethnie. Il est associé à la guerre et à la capture de prisonniers destinés à la manducation rituelle des vainqueurs. » Voir aussi I. Combès, *op. cit.*, p. 46.
- ³⁵ D. Le Breton, *op. cit.*, p. 99.
- ³⁶ Le premier volume s'intéresse à une région d'Amérique à partir d'un texte d'origine britannique, alors que le deuxième s'appuie sur des aquarelles que Le Moyne de Morgues a apportées en Europe, sans pour autant relater son aventure personnelle.
- ³⁷ Les quelques gravures de fin proviennent du texte de Léry.
- ³⁸ H. Staden, *op. cit.*, p. 36.
- ³⁹ Il le précise lui-même, au chapitre 29, p. 105.
- ⁴⁰ *Ibid.*, p. 39.
- ⁴¹ Pour de plus amples renseignements sur ces deux capitaineries, cf. G. Medeiros, « Les Portugais face aux Français dans la conquête des capitaineries de Pernambouc et d'Itamaraca au XVI^e s. », in S. Neiva (éd.), *La France et le monde luso-brésilien : échanges et représentations (XVI^e-XVIII^e siècles)*, pp. 59-88.
- ⁴² H. Staden, *op. cit.*, p. 48.
- ⁴³ *Warhafftige Historia und Beschreibung einer Landschaft des Wilden, Nacketen, Grimmigen Menschfredder Leuthen in der Newen Welt America gelegen.*
- ⁴⁴ Et aujourd'hui disparue : lors de la publication des gravures de Théodore de Bry, près d'un demi-siècle plus tard, les Tupinamba avaient déjà été en grande partie décimés, et il ne subsistait que quelques milliers d'individus.
- ⁴⁵ G. Thiessen, *La Religion des premiers chrétiens : une théorie du christianisme primitif*, p. 216.
- ⁴⁶ *Ibid.*
- ⁴⁷ N. Wachtel, *Histoire et anthropologie des sociétés méso- et sud-américaines*, leçon inaugurale au Collège de France, 1993.
- ⁴⁸ H. Staden, *op. cit.*, p. 21.
- ⁴⁹ *Ibid.*
- ⁵⁰ J.-P. Duviols, in H. Staden, *op. cit.*, p. 31.
- ⁵¹ H. Staden, *op. cit.*, pp. 79-80.
- ⁵² *Ibid.* p. 23.
- ⁵³ *Ibid.* p. 8.
- ⁵⁴ *Ibid.* p. 33 (c'est nous qui soulignons).
- ⁵⁵ *Ibid.* p. 9.
- ⁵⁶ *Ibid.*
- ⁵⁷ *Ibid.* p.8.
- ⁵⁸ *Ibid.* pp. 157-159 : C'est un Français, Guillaume de Moner, capitaine du vaisseau dieppois *La Catherine de Vatteville* qui le rachète pour cinq ducats de marchandises (des merceries) et le ramène en France, à Honfleur le 22 février 1555.
- ⁵⁹ *Histoire du Brésil* de Hans Staden (1549-1555) suivie d'une *Narration* de Jean de Léry, avec une description des mœurs féroces des habitants.
- ⁶⁰ J. Forge, « Naissance d'une image », in M. Duchet (s.d.), *L'Amérique de Théodore de Bry...*, p. 105.
- ⁶¹ J. Forge, *op. cit.*, p. 106.
- ⁶² *Ibid.* pp. 106-107.
- ⁶³ Sur les vingt-neuf planches que compte la suite brésilienne, dix-neuf sont consacrées aux échanges « forcés » pour cause de captivité entre les Indiens et Staden, alors que seules six d'entre elles montrent une pratique cannibale.
- ⁶⁴ Il ne faut toutefois pas omettre que le graveur liégeois avait tendance à combler les vides par des objets de son invention ou venant d'une autre ethnie, d'où une valeur ethnographique incertaine.
- ⁶⁵ B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, pp. 241-242.
- ⁶⁶ Th. de Bry, *Le Théâtre du Nouveau Monde*, p. 209.

- ⁶⁷ D'après H. Staden, *op. cit.*, p. 25 : Les guerriers partaient souvent avec une corde, qui leur permettait que prendre un prisonnier, celui-ci appartenant au premier qui l'avait touché.
- ⁶⁸ Commentaire accompagnant l'image III, 06, in Th. de Bry, *op. cit.*, p. 209 : « *Ils ne me blessèrent qu'à la jambe et m'arrachèrent mes habits. L'un s'empara de ma cravate, le second de mon chapeau, le troisième de ma chemise, et ainsi de suite.* »
- ⁶⁹ *Ibid.*
- ⁷⁰ H. Staden, *op. cit.*, p. 82.
- ⁷¹ *Ibid.* p. 25 : Lorsque le prisonnier arrivait au village, son maître était accueilli par des cris de joie et le captif devait crier : « *Moi, votre repas, me voici.* »
- ⁷² Voir H. Staden, *op. cit.*, p. 91, ainsi que Th. de Bry, *op. cit.*, p. 211
- ⁷³ *Ibid.* p. 212 : Trois cercles l'entourent : « *celui des barrières, celui des cabanes et celui des femmes.* »
- ⁷⁴ *Ibid.*
- ⁷⁵ H. Staden, *op. cit.*, p. 26.
- ⁷⁶ *Ibid.* cf. aussi A. Métraux, *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, pp. 51-52.
- ⁷⁷ Th. de Bry, *op. cit.*, p. 214.
- ⁷⁸ *Ibid.* p. 215 : Cette tribu du Sud est alliée aux Français, et ennemis des Tupininkins. Celui de la gravure est un fugitif recueilli par les Tupinamba ; il ne s'agirait donc pas d'un esclave, comme l'indique H. Staden.
- ⁷⁹ Légende accompagnant l'image III, 14, in Th. de Bry, *op. cit.*, p. 215.
- ⁸⁰ *Ibid.* : « *Puisqu'il ne peut échapper à la maladie, il vaut mieux le tuer.* »
- ⁸¹ *Ibid.* Légende accompagnant l'image III, 14.
- ⁸² *Ibid.* : « *Un Indien sortit de la hutte et lui coupa la tête ; mais la maladie l'avait rendu si effroyable qu'il la jeta avec horreur.* »
- ⁸³ Th. de Bry, *op. cit.*, p. 215.
- ⁸⁴ *Ibid.*
- ⁸⁵ H. Staden, *op. cit.*, p. 24.
- ⁸⁶ *Ibid.* p. 8 : « *Plus le désespoir grandit, et plus le guetteur tragique et nu, attentif à ce qui l'attend, s'ouvre tout entier au monde fascinant et cruel de la tribu.* »
- ⁸⁷ *Ibid.* p. 7.
- ⁸⁸ *Ibid.* p. 8.
- ⁸⁹ Nous reprenons pour notre propos le titre d'un chapitre d'A. Métraux, *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, pp. 45-78.
- ⁹⁰ Qu'il s'agisse du prologue à H. Staden, de l'ouvrage d'A. Métraux, ou encore de celui d'I. Combès, le sacrifié est toujours un prisonnier, jamais un cotribal. A. Métraux, *op. cit.*, p. 45, précise que : « *La capture de prisonniers, leur sacrifice et la consommation de leur chair étaient les actes successifs d'un drame rituel à profonde portée religieuse et sociale.* » (c'est nous qui soulignons).
- ⁹¹ La possession d'un individu pouvait parfois être soumise à contestation, comme nous le montre A. Métraux, *op. cit.*, p. 46.
- ⁹² A. Métraux, *op. cit.*, p. 48.
- ⁹³ Les veuves ne pouvaient effectivement pas se remarier tant que leur mari n'avait pas été vengé, d'après A. Thevet, in A. Métraux, *op. cit.*, p. 49.
- ⁹⁴ *Ibid.* Il pouvait, par exemple, « *cultiver un coin de forêt, [...] aller à la chasse ou à la pêche.* »
- ⁹⁵ *Ibid.*, p. 53.
- ⁹⁶ *Ibid.*
- ⁹⁷ *Ibid.* p. 53-54 : A. Métraux nous précise que cette corde tressée par des hommes de prestige, guerriers réputés ou chefs de famille, demandait une technique spéciale, et de la patience, en raison de sa force et de sa longueur, mais aussi du temps pour l'achever, parfois une année.
- ⁹⁸ *Ibid.* p. 54 « *Cette arme [...] se composait d'une tête plate, arrondie ou ellipsoïde, qui surmontait un manche d'environ un mètre et soixante centimètres allant en se rétrécissant jusqu'à la poignée, garnie de mosaïque de paille et de plusieurs sortes de plumages.* »
- ⁹⁹ La préparation de cette boisson se retrouve sur la planche III, 19.
- ¹⁰⁰ Seules les planches III, 20 et 21 évoquent la préparation du prisonnier et de la massue (III, 20) ainsi que son exécution (III, 21).

- ¹⁰¹ Th. de Bry, *op. cit.*, p. 222 : Les dessins géométriques peints sur la massue sont les mêmes qui le sont sur le crâne du sacrifié.
- ¹⁰² *Ibid.*
- ¹⁰³ Cf. B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, qui établit une relation entre le vieillissement des femmes indiennes et la représentation de leurs seins par De Bry.
- ¹⁰⁴ Cité in A. Métraux, *op. cit.*, p. 55.
- ¹⁰⁵ Pour de plus amples renseignements sur le déroulement de ces journées, cf. A. Métraux, *op. cit.*, pp. 55-66.
- ¹⁰⁶ Th. de Bry, *op. cit.*, p. 222.
- ¹⁰⁷ *Ibid.* p. 223.
- ¹⁰⁸ G. Guille-Escuret, « Epistémologie du témoignage. Le cannibalisme ni vu ni connu. », in *L'Homme* n°153 : « *Celle qui fut sa compagne durant sa captivité verse des larmes juste après sa mort, mais sera l'une des premières à participer au repas commun.* »
- ¹⁰⁹ *Ibid.*
- ¹¹⁰ Cf. F. Lestringant, « L'Automne des cannibales ou les outils de la Conquête », in M. Duchet, *op. cit.*, pp. 74-76 pour l'implantation de la hache dans le milieu brésilien.
- ¹¹¹ Th. de Bry, *op. cit.*, p. 224.
- ¹¹² H. Staden, *op. cit.*, p. 12.
- ¹¹³ A. Métraux, *op. cit.*, p. 66, repris in H. Staden, *op. cit.*, p. 27.
- ¹¹⁴ Légende accompagnant l'image in Th. de Bry, *op. cit.*, p. 225.
- ¹¹⁵ *Ibid.*
- ¹¹⁶ *Ibid.*, p. 215 : Staden répète à plusieurs reprises : « *Je les exhortais à n'en rien faire* » lorsqu'il évoque l'intention des Tupi d'exécuter leur hôte.
- ¹¹⁷ *Ibid.*, p. 221 : Titre général donné au jeu des six planches pré-étudiées, par Théodore de Bry.
- ¹¹⁸ Il n'apparaît pas sur les planches III, 20, 21 et 24.
- ¹¹⁹ H. Staden, *op. cit.*, p. 16 : « *Les mains jointes de Staden, c'est la permanence de la prière et de l'intercession divine.* »
- ¹²⁰ Th. de Bry, *op. cit.*, p. 226.
- ¹²¹ *Ibid.*
- ¹²² *Ibid.*, p. 224 : Légende accompagnant l'image III, 24.
- ¹²³ H. Staden, *op. cit.*, p. 26 : Les échanges avaient lieu dès le début, le captif pouvant être marié à une Amérindienne, celui-ci vivant chez son maître...
- ¹²⁴ La Renaissance a été marquée par une humanisation des personnages représentés sur les peintures, mais aussi par une modification de la manière de les représenter, en leur donnant une posture particulière, permettant de créer un relief, grâce notamment à la position de trois-quarts de face. Pour de plus amples développement, cf. P. Burke, *La Renaissance européenne*.
- ¹²⁵ F. Lestringant, « Le Roi Soleil de la Floride, de Théodore de Bry à Bernard Picart », *Etudes de Lettres* n° 231, 1-2, p. 15.